



“Je pars du principe  
que ce que l’on appelle  
*le progrès* n’est pas forcément  
une bonne chose”

Des milliers de pages  
noircies et presque  
autant de polémiques.  
Avec sa saga fleuve  
*MON COMBAT*,  
le Norvégien  
**KARL OVE  
KNAUSGAARD**  
a fait couler beaucoup  
d’encre, au propre comme  
au figuré. Pourquoi?  
Alors qu’il revient avec  
un nouveau livre, le bien  
nommé *En été*, il répond.

PAR JULIEN DUEZ ET ARTHUR JEANNE

PHOTOS: PETER VAN AGTMAEL / MAGNUM

**V**ous êtes devenu célèbre dans le monde entier avec *Mon combat*, votre œuvre autobiographique en six tomes. Dans quel but avez-vous commencé à écrire cette saga en 2012? Je voulais parler de ma relation avec mon père et de la manière dont il est mort. Pendant des années, j'ai eu le sentiment que ce n'était pas réel, que c'était monté de toutes pièces. Comme je suis naturellement lâche et que je cherche à éviter les conflits, j'ai longtemps romancé dans mon écriture certaines choses parce que quelque part, je m'interdisais de dire ce que je pensais vraiment, au profit de ce qui plairait aux gens. Puis progressivement, je me suis libéré de ce carcan, et j'ai évolué pour tenter de coller davantage à la réalité.

C'est pour cela que vous dites que c'est une malédiction d'avoir un écrivain dans une famille? Oui, et quelque part, j'ai passé un pacte faustien vis-à-vis de mon père et de sa famille. Je leur ai envoyé le livre et ils ont voulu le faire interdire. De même, mon histoire et celle de mon ex-femme sont devenues publiques (*celle-ci est tombée en dépression après avoir lu le premier tome, ndlr*). J'en suis le responsable. Ça doit être dur pour elle, mais cela fait désormais partie de sa vie. J'en ai décidé ainsi.

*Mon combat* a rencontré un succès fulgurant et massif. En Norvège, on dit qu'une personne sur neuf le possède. Dans le monde, il a été traduit en 35 langues. À sa parution, vous êtes devenu un phénomène de société. Comment l'avez-vous vécu? Ça a été un choc, parce que ce n'était absolument pas ce que je recherchais. Je le craignais, même, parce que ça peut vous faire exploser. Je suis devenu une sorte d'incarnation du mal, les gens se sont mis à beaucoup discuter sur le fait de savoir si j'avais vraiment le droit de

faire ce que je faisais. Mais on finit par s'y habituer. Et puis ça commence à faire longtemps, maintenant, les choses ont changé depuis, et avec le recul, je me dis que c'était une expérience intéressante à vivre. Même si à l'époque, des journalistes appelaient carrément des proches pour savoir si ce que j'écrivais était vrai ou pas.

**Diriez-vous que vous avez brisé un tabou dans une société où l'on a tendance à plutôt garder son ressenti pour soi?** Oui, et je crois d'ailleurs que cela fait partie du succès du bouquin. J'ai grandi dans une Norvège où l'on ne devait pas se plaindre ni parler de sa personne ouvertement. C'était une règle sociale et tout le monde s'y tenait. Mais les choses évoluent et le succès du livre est peut-être aussi dû au fait qu'il est sorti à une époque où les mentalités par rapport à ces règles étaient en train de changer.

**Qu'est-ce qui a tellement évolué?**

La manière dont on est un père, par exemple. Des hommes ont dû se reconnaître dans ce que j'écrivais. Ma génération est différente de celle de mes parents, qui étaient très traditionnels: mon père travaillait, ma mère s'occupait des enfants. C'était comme ça, on a grandi avec. Puis tout a changé: il a fallu changer les couches

“Quand le premier tome de **MON COMBAT** est sorti, je me suis dit qu'il fallait que je lise *Mein Kampf*. Mais j'étais devenu connu, je ne pouvais pas l'acheter, alors j'ai envoyé un ami le faire pour moi”

et prendre un congé d'un an pour s'occuper du bébé. Tout le monde est devenu égal, et cela s'est fait d'un coup. Personne n'a dit: *Il faudrait que cela se passe comme ça*, il n'y a pas eu débat. C'est juste devenu ce qu'il fallait faire, et moi, je trouvais ça désagréable d'être vu avec un petit bébé. Je l'aimais, ce bébé, mais ce que je n'aimais pas, c'était la manière dont les gens me regardaient avec lui. J'avais l'impression de ne plus être un homme et j'ai juste décrit cette sensation. Ce n'était pas un pamphlet, juste un ressenti. Ce n'est pas facile d'être éduqué d'une certaine manière et, finalement, de devoir agir de manière totalement différente. Je crois que plein d'hommes ont ressenti la même chose.

**On a aussi pu prendre cela pour un plaidoyer rétrograde.**

Oui, ça a mis beaucoup de gens en colère, notamment en Suède, car cela allait à l'encontre de ce qu'est supposé faire quelqu'un de bien. Mais comme je me sentais tourmenté à ce sujet, il fallait que j'écrive dessus. Ça ne veut pas dire que je remets aujourd'hui en question la répartition des rôles selon le genre. J'ai un enfant de 3 ans et je suis heureux de l'élever et de tout faire. C'est aussi quelque chose que l'on apprend.

**Trouvez-vous plus difficile de dire ce que l'on pense sans être jugé(e) aujourd'hui?**

Oui, il faut faire attention et bien réfléchir à ce que l'on va dire avant de parler. Quand j'ai écrit *Mon combat* il y a douze ans, je ne l'ai pas fait. Les gens ont tendance à penser que si quelqu'un parle de quelque chose dans son bouquin, c'est une déclaration, c'est figé. Mais un roman, ça n'est pas une question d'opinion, c'est presque l'inverse: c'est la source des opinions. J'essaie d'écrire sur cette complexité et de la rendre aussi compliquée qu'elle l'est, parce que c'est très facile de se contenter de dire: *Je suis contre cela, je n'aime pas cela*. En réalité, c'est toujours bien plus compliqué. On ne peut pas supprimer les émotions. Et je crois que le rôle de la littérature, c'est aussi de rendre au monde sa complexité, pour être capable d'exposer plein d'idées, de sensations et de manières de penser.

**Vous formulez dans vos livres une critique acerbe de la société moderne, en dénonçant notamment le fait que tout devient trop facile aujourd'hui, à travers l'exemple des valises à roulettes ou des escalators.**



**Vous êtes allergique à la modernité?** Non, mais je pars du principe que ce que l'on appelle le progrès n'est pas forcément une bonne chose parce que, quelque part, il nous fait perdre le sens de la réalité. Je déteste à peu près tout ce qui est numérique et je veux que l'art, par exemple, soit physique, palpable. Je veux vraiment que les choses soient présentes. Mais je travaille dessus pour faire en sorte que peut-être, un jour, je puisse apprécier autre chose.

**En été, comme les autres livres du *Quatuor des saisons*, sont dédiés à votre fille. Elle a aujourd'hui 8 ans. Pour beaucoup de**

**gens de sa génération, l'information et la culture ont tendance à être dématérialisées. Cela vous désole?** Je pense que c'est un peu déprimant, parce que je suis un lecteur avide. Mais comme le dit l'un de mes amis, qui cite toujours Ernst Jünger: chaque génération a les clés de son époque. Je pense que c'est vrai. Je veux dire par là que ce n'est pas à moi de dire aux jeunes ce qu'ils doivent faire. Je suis absolument convaincu qu'ils doivent faire comme ils veulent.

**Pour vous, l'écriture est un boulot comme un autre ou quelque chose de sacré?** Je fais en sorte que ce soit la première solution.

Quand j'étais plus jeune, j'avais cette idée romantique de l'écriture, je pensais que pour écrire, il fallait que je sois totalement seul. Je suis donc allé sur une île et dans des cabanes en montagne pour m'isoler et écrire. Mais je n'ai pas beaucoup écrit.

**Pourquoi?** Parce que mon problème, c'était précisément que je voyais ça comme une entreprise sacrée. C'est seulement quand j'ai eu des enfants qu'écrire est devenu mon métier, dans le sens où l'écriture est devenue totalement intégrée à ma vie de tous les jours. Une tâche quotidienne à remplir, au même titre qu'emmener les enfants à la crèche, par exemple.

Penser comme cela a donné des pages, puis ces pages ont donné des livres. Pour *Mon combat*, le processus d'écriture était presque industriel, j'écrivais énormément (*les six tomes de la série totalisent 3 600 pages, nldr*). Désormais, c'est un peu moins le cas, mais j'ai malgré tout conservé cette méthode de travail. C'est devenu une routine. Entre deux sessions d'écriture, je vais à la poste ou je me repose, et puis je recommence. C'est un travail quotidien.

Au départ, *Mon combat* (en norvégien, *Min Kamp*) aurait dû s'appeler *Argentina*. Qu'est-ce qui vous a finalement fait opter pour un titre aussi polémique? Je trouve qu'*Argentina* était un titre génial. Il fait référence à Cortazar et à Borges, à une sorte d'ailleurs inaccessible, mais aussi à mes premiers souvenirs de football, qui datent de la Coupe du monde 1978 en Argentine. J'avais 9 ans, c'était une époque magique. Et puis un jour, je discutais de *Mein Kampf* au téléphone avec un ami et il m'a dit: '*Le voilà ton titre: Mein Kampf!*' Et moi, j'ai répondu: '*Mais oui, bien sûr!*' C'était comme un doigt d'honneur au monde, comme pour dire que je me foutais de tout. Mais mon éditeur n'était pas de cet avis, il m'a dit que ce n'était tout simplement pas possible de faire ça. Puis on s'est accordés sur le fait que le terme 'mon combat' n'était pas seulement lié à Hitler, que c'est aussi un truc beaucoup plus authentique. C'est... mon combat à moi. Et mon combat à moi n'a rien à voir avec la domination du monde. Il s'agit juste d'arriver à gérer des choses normales. Par ailleurs, quand le premier tome est sorti et qu'il a rencontré un immense succès, je me suis dit qu'il fallait que je lise *Mein Kampf*. Mais j'étais devenu connu, je ne pouvais pas l'acheter, alors j'ai envoyé un ami l'acheter pour moi.

Et? Un jour, j'étais dans un avion pour aller en Islande. J'ai pris le bouquin, mais quand j'ai commencé à l'ouvrir, je me suis dit: '*Je ne peux pas le lire.*' On peut lire des trucs extrêmes en public, comme le marquis de Sade, mais un livre sur lequel il est écrit '*Mein Kampf*', c'est impossible, c'est un tabou absolu. C'est peut-être

“Plus jeune, j'avais cette idée romantique, selon laquelle pour écrire, il fallait que je sois totalement seul. Je suis donc allé sur une île et dans des cabanes en montagne pour m'isoler et écrire. Mais je n'ai pas beaucoup écrit”

le seul livre dans ce cas-là. Pourtant, c'est intéressant à lire, ne serait-ce que pour comprendre les mécanismes de propagande et de mensonges d'Hitler, qu'on a pu retrouver plus tard chez Trump, par exemple. Mais en dehors de ça, c'est une lecture horriblement ennuyeuse, écrite par un petit homme frustré qui déverse son ego, rien de plus.

Vous n'avez jamais peur d'écrire quelque chose qui ne soit pas bon? Si, bien sûr. Mais j'essaie de garder le plus loin possible de moi la pensée de savoir ce que les autres pensent de ce que j'écris, parce que quand ça m'arrive, je commence à être critique envers moi-même et j'arrête d'écrire. De même, je ne lis pas les critiques qui paraissent sur mes livres. Je reste concentré sur l'écriture.

Mais alors, de quelle opinion tenez-vous compte pour juger de la qualité de vos textes? Bonne question. Je ne suis pas capable de juger mon propre travail, je me contente d'écrire, donc il faut bien quelqu'un qui dise si c'est bon ou pas. J'ai mon éditeur, à qui j'envoie mes pages l'après-midi et qui les lit ensuite chaque matin, avant qu'on en discute ensemble sérieusement. J'en ai besoin pour continuer d'avancer.

Emmanuel Carrère a comparé l'écriture à la psychanalyse, dont le romantique allemand Ludwig Börne a dit que la règle fondamentale consiste à dire tout ce qui nous passe par la tête en se censurant le moins possible. Vous êtes d'accord avec cela? Quand je commence à écrire, je n'ai aucune idée de ce que je vais coucher sur le papier, et effectivement, c'est le but même de l'écriture: on ne peut pas la contrôler, cela vient naturellement avec l'écriture elle-même. (*Il hésite*) C'est difficile à expliquer: je ne cherche pas à révéler quelque chose à l'avance, mais à me perdre et à entrer dans un état second.

On a souvent comparé votre travail à celui de Marcel Proust. Cela vous fait quoi? J'ai lu Proust quand j'avais 26 ans, et j'ai adoré. Pendant longtemps, je n'ai pas eu conscience d'à quel point il m'avait influencé, mais quand je regarde maintenant, avec le recul, mes premiers romans, je réalise que oui, j'ai pris beaucoup de choses chez lui. En revanche, m'appeler le 'Proust norvégien' est absurde. C'est même un contresens. On ne peut pas être norvégien et être Proust. ● PROPOS RECUEILLIS PAR JD ET AJ

Lire: *En été* (Denoël)